

Nicolas Fargues

Rade Terminus

Roman

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

Expatriation : action d'expatrier ou de s'expatrier ;
son résultat.

Le Petit Robert

1

Philippe n'était pas fou. La preuve, il avait parfaitement conscience que, parmi ses comportements solitaires, certains pouvaient sans ambiguïté le faire passer pour un fou aux yeux des gens normaux. Et puis, comme il était le seul à le savoir et que seul compte au bout du compte ce que l'on sait, observe ou apprend de vous, cela revenait à faire officiellement de lui un être normal. Et même, se plaisait-il parfois à penser, bien mieux que normal puisque tout à fait maître de ses folies passagères :

« Si je ne referme pas immédiatement quatre fois cette porte, un jour je le paierai, c'est certain. Je n'ai pas le choix, c'est un ordre. C'est ridicule, je sais, c'est absurde mais c'est comme ça. C'est le prix à payer pour ma tranquillité. J'ai l'habitude, je sais ce que je fais, ça me regarde. »

Les spécialistes estiment entre 2 et 4 % la proportion de gens souffrant de troubles obsessionnels compulsifs (TOC). Rien ni personne ne peut les empêcher d'aller se laver les mains quarante fois par jour, de déplier et replier pendant trois quarts d'heure le même vêtement au moment de le ranger dans leur armoire, de vérifier cinquante fois les interrupteurs et le gaz avant de quitter leur domicile. Ce sont des êtres asociaux, déplaisants, enfermés dans leurs manies, nocifs pour leur entourage, difficiles à soigner. Ils inspirent une incompréhension sévère, voire le rejet et la peur. On assimile un TOC à une pathologie de l'anxiété trouvant, bien entendu, ses justifications dans un traumatisme survenu chez le sujet au cours de sa petite enfance.

Philippe, pour sa part, considérait plutôt son anomalie comme une superstition poussée, comme un avatar de son exceptionnelle clairvoyance. Comme, en quelque sorte, l'un de ces privilèges inévitables qu'on cherche à dissimuler à tout prix de peur de se les voir retirer aussi vite qu'ils vous ont été accordés un beau jour sans raison. Lui qui n'allait jamais à l'église, lui qui n'était pas baptisé ni n'avait jamais lu une page entière de la Bible, lui chez qui la seule évocation de Dieu par un vrai croyant éveillait une indulgence un peu méfiante (« *Dieu* ça fait secte, ça fait déprime »), lui qui sur ce point précis manifestait une goguenardise bien française, il n'avait trouvé d'autre mot que *Dieu*,

précisément, pour caractériser cet interlocuteur abstrait, secret et invisible, par lequel il se sentait désigné :

« Je te dis merci, Dieu. Merci de m'avoir fait comprendre ceci : qu'il suffit que je me donne un petit peu de mal pour toi sur des trucs aussi anodins que de refermer quatre fois de suite la porte de mon bureau, ou d'éviter chaque matin de marcher sur les joints du carrelage de ma salle de bains, pour être épargné par le mauvais sort. »

Il lui disait merci de lui avoir donné cette clé si simple : l'humilité. « Parce que c'est trop facile, je trouve, de vivre sans penser à te remercier. » Même à travers des contraintes aussi bizarres que celles que Dieu lui imposait (« N'entends surtout pas "*que tu m'imposes*" de façon négative, s'il te plaît »). Il était trop facile, trop *normal*, de faire comme tout le monde, de ne pas se poser ces questions-là. De n'accomplir que des gestes utiles, aveuglément, égoïstement. Et Dieu le savait bien, que ce n'était pas parce que Philippe craignait ses représailles qu'il acceptait de se soumettre à toutes ces contraintes. « Je ne suis pas calculateur (de toute façon, si je l'étais, tu m'aurais fait payer depuis longtemps, hein?). » Son cas était plus compliqué que ça. Beaucoup plus compliqué que celui de tous ces gens normaux qui n'acceptaient de prendre Dieu en compte qu'à condition de faire donnant, donnant avec lui (« Si j'obtiens ce job, je

jure d'arrêter la cigarette »). Non. Même dans la mouise, Philippe aurait continué dur comme fer à croire en Dieu et à lui obéir, Dieu pouvait en être certain. Ce n'est pas qu'il refusait lâchement de prendre le risque de penser que Dieu n'existait pas (« Parce que, c'est vrai, on ne sait jamais, non ? »). On aurait pu penser, en effet, que c'était une solution de facilité de sa part, d'avoir misé sur son existence uniquement par acquit de conscience. « Mais non. Tu sais, toi, qu'avec moi, c'est différent. »

Philippe se livrait *généralement* seul à ses obsessions. Lorsqu'une crise survenait en présence d'un tiers, il interprétait cela comme un défi facétieux qui lui était lancé par Dieu. Un peu comme les professeurs et leurs interrogations écrites surprises au lycée. Et, comme au lycée, c'est sur ce type d'exercice qu'il se savait jugé, qu'était mise à l'épreuve l'authenticité de sa fidélité à Dieu. Loin de céder à la panique, il prenait alors un véritable plaisir à s'exécuter sans éveiller le doute chez l'autre. Ce soir-là, par exemple, c'est face à Sonia, sa secrétaire, qu'en virtuose il donna le change :

« Je vais ouvrir et refermer quatre fois de suite cette porte en présence de Sonia, sans qu'elle se rende compte de rien. C'est un peu risqué, j'en conviens. Mais je ne peux pas me soustraire aux ordres, ce serait terrible. Je ne dois pas décevoir Dieu. Même après tant d'années d'obéissance sans

faillie, je ne dois pas me reposer sur mes lauriers. Dieu c'est comme l'amour, il s'entretient chaque jour. Chaque jour on doit arracher les mauvaises herbes pour garder le jardin impeccable. Je dois lui obéir, c'est la règle. Il n'y a pas de dérogation, pas de compromis, pas de corruption, pas de petits arrangements. »

Ainsi, concentré sur le fait qu'il lui faudrait bientôt affronter Sonia avec naturel, il attrapa comme chaque soir à cette heure son cartable et sa veste, passa tête baissée la porte de son bureau, la ferma (une fois). Dans le flou de son champ de vision il distingua Sonia qui, elle, avait braqué son regard dans sa direction en entendant le bruit de la porte. Lui tournant le dos, les épaules légèrement voûtées pour mieux simuler la préoccupation, il se tâta les poches, se composa un air modérément inquiet, toujours sans la regarder, et murmura sèchement un petit *merde* très crédible, à peine exagéré. Il rouvrit aussitôt la porte, rentra dans son bureau, la referma de l'intérieur (deux fois). Il s'immobilisa, se redressa, attendit calmement dix secondes derrière la porte en pensant que ces dix secondes n'avaient aucune signification pour le commun des mortels. Puis il rouvrit la porte, sortit à nouveau, la referma à nouveau (trois fois). Le sourcil soucieux, gardant une main molle sur la poignée, simulant l'hésitation, il releva la tête vers Sonia :

– Excusez-moi, Sonia. Vous n’auriez pas vu mes clés, par hasard ?

Parfaitement à l’aise dans son rôle, il nota une fois de plus et sans déplaisir le trouble que cette femme manifestait chaque fois qu’il lui adressait la parole. Il prit même le temps de se faire la remarque que la manifestation de l’attirance sexuelle, chez les femmes simples, timides et complexées, pouvait parfois passer pour une expression d’hostilité. Sonia, qui ne se doutait de rien, inspecta sa table avec empressement, déplaça son clavier d’ordinateur, souleva ses dossiers, regarda à nouveau Philippe et, de son authentique air concerné, presque sur un ton d’excuse :

– Euh, non, je ne vois rien. Vous êtes sûr qu’elles ne sont pas dans votre cartable ?

– Non, je ne crois pas... Attendez, je vais regarder sur mon bureau, je suis tellement tête en l’air !

Philippe rebroussa chemin, poussa une dernière fois la porte de son bureau, que cette fois il laissa ostensiblement ouverte, fonça vers sa table, y agita quelques stylos et quelques feuilles volantes, saisit son trousseau de clés resté depuis le début bien en évidence derrière le téléphone et cria suffisamment fort pour que Sonia entende :

– Ah, j’en étais sûr ! Elles me crevaient les yeux ! Là, sur le bureau, juste derrière la téléphone ! C’est pas possible ce que je peux être à l’ouest, moi !

Il repassa la porte, la referma pour la quatrième fois, à clé, définitivement, voilà, mission accomplie, c'était dans la poche, bien fait, bien joué, discret, une minute et demie montre en main à tout casser. « Tu es satisfait, Dieu? »

Libéré, il enchaîna, joueur, de bonne humeur :

– Non, c'est vrai, vous savez que ça m'inquiète? Je suis incapable de rester concentré deux minutes sur des choses simples mais importantes comme de ranger mes affaires dans un endroit précis. J'oublie, je rêve, je me disperse, je me laisse déconcentrer par des bricoles. Ça peut parfois me jouer de ces tours! Et quand c'est pas mes clés, c'est mon porte-monnaie ou mon agenda. Je suis d'un bordélique!

Puis, plein de sollicitude, convaincu à raison que Sonia trouvait craquant son côté « distrait mais compétent » :

– Ça vous arrive, à vous aussi, ça, Sonia? Ça m'étonnerait, vous êtes tellement bien organisée. Je suis sûr que non. Non?

Sonia baissa les yeux :

– Oui, bien sûr que ça m'arrive aussi. Pourquoi ça ne m'arriverait pas?

À son sourire crispé, il devina qu'il l'avait vexée :

(« Et pourquoi je pourrais pas être tête en l'air, moi aussi? Pourquoi il m'a dit ça? Il me prend vraiment pour une idiote. En plus, il est hypocrite. Il veut me faire croire que c'est une qualité alors

que ça ne veut dire qu'une seule chose : *“Vous êtes tellement bien organisée, je suis sûr que ça vous arrive jamais à vous, Sonia”*, ça veut dire : *“Sonia vous êtes d'un banal, Sonia vous êtes d'un chiant, vous êtes carrière mais ça vous rend d'un chiant...”* Ça va, c'est bon, je le sais que je suis pas aussi canon et raffinée que sa femme ! Mais qu'est-ce qui te prend, Sonia ? T'es jalouse ? Arrête la parano, il a vraiment dû te prendre pour une conne agressive quand tu lui as répondu : *“Pourquoi ça ne m'arriverait pas ?”*. Il pourrait aussi bien ne rien te dire du tout, comme Callot avant. C'est vrai que c'était l'horreur, ce type ! Il ne parlait que boulot, bonjour, bonsoir, et passait devant moi en tirant la gueule sans jamais me regarder. Philippe, lui au moins, il me souhaite mon anniversaire et me fait tout le temps des compliments sur ma coiffure ou sur mes vêtements. Même s'il n'en pense pas un mot. »)

Zut. Lui qui croyait lui faire plaisir. Il pensa qu'il ferait mieux d'être plus simple, plus direct, cela éviterait les malentendus. Mais comme elle était un petit peu amoureuse de lui et qu'il était toujours plein d'attentions envers elle, il pensa, également à juste titre, qu'elle ne pouvait pas lui en vouloir. D'ailleurs, elle ne se fit pas longtemps prier, c'est elle qui reprit la conversation. Pour une fois qu'elle pouvait le retenir un peu :

– Alors, prêt pour le départ ? Vous partez quand ?

C'était émouvant, à son âge, cette façon qu'elle avait de vouloir surmonter son trac, de tenter de soutenir son regard.

– Samedi matin.

– Vous avez de la chance, Madagascar, ça fait rêver. Vous partez avec le nouvel assistant, comment il s'appelle déjà, j'ai oublié son nom. Amaury? Amaury de Langle, c'est ça? Il est bien? Il a l'air un peu froid, non? Il est jeune en tout cas.

Il n'avait pas l'air de lui déplaire, l'assistant. Philippe s'en était un peu douté lorsqu'il était venu pour l'entretien. Elle était vraiment aux abois, Sonia.

S'ensuivit entre eux une petite conversation réparatrice, une énième conversation sur le pouce au cours de laquelle Philippe dut admettre que les voyages, c'était une chose extraordinaire, qu'il ne s'en lassait pas malgré les années, qu'il faisait un métier passionnant, qu'il n'avait pas à se plaindre, qu'il avait beaucoup de chance, qu'il en avait bien conscience, etc. Il riait, se réjouissait, plaisantait, prenait parti, s'emportait, taquinait Sonia, l'encourageait, lui posait des questions. Mais s'il faisait l'effort de s'intéresser à elle, c'était surtout afin de ne pas tomber dans le schéma du chef qui monopolise sans mesure la conversation et parade devant son subalterne. Bref, il se doutait bien qu'il passait à ses yeux pour un garçon épanoui, vivant, attentif, humble, simple, accessible, séducteur à son insu.